

La politique de Jean III Sobieski après la levée du siège de Vienne (1683-1696) – Daniel Tollet

Introduction : qui était Philippe Dupont ?

Philippe Le Masson Dupont est né, en Provence, quelques années avant 1650. Il est arrivé en 1671 en Pologne où il a servi dans l'armée sous le commandement de l'*hetman* Jean Sobieski, lors des campagnes de 1673-1676 et, en 1683, il était présent à Vienne. Après la levée du siège de cette ville, il a rempli des fonctions de commandement lors de batailles contre les Turcs. Dupont se présentait comme « ingénieur en chef de l'artillerie ». En dépit du fait qu'il a été chargé de plusieurs missions diplomatiques pour le compte du roi de Pologne, c'est en militaire qu'il écrit. Rentré en France après la mort de Jean III, en 1696, il découvrit les *Anecdotes de Pologne ou mémoires secrets du règne de Jean III Sobieski*, publiées en 1699 par l'ancien secrétaire de la reine Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, François-Paulin Dalayrac, qu'il considérait comme erronées et diffamatoires. Pour corriger les contre-vérités des *Anecdotes*, Dupont rédigea son *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des actions de Jean III Sobieski*, resté manuscrit jusqu'à la fin du XIX^e siècle et dont l'original est conservé à la Bibliothèque Méjanne d'Aix-en-Provence ⁴⁰.

1. Au lendemain de la levée du siège de Vienne

Selon Dupont : « toute l'Europe crut, qu'après la délivrance de Vienne le roi [de Pologne] retournerait dans son Royaume ; les Polonais ... voyaient avec une peine extrême leur souverain si longtemps éloigné de ses États, les frontières n'étaient pas tranquilles ... mais le grand zèle de ce prince pour la défense de la religion [catholique romaine], pour l'abaissement d'une nation [les Turcs] qui en fut l'ennemi implacable, firent qu'il voulut tirer quelques fruits d'une si grande victoire, en combattant une seconde fois ces ennemis, s'ils osaient paraître ou en les chassant de quelques-unes des places qu'ils avaient conquises et occupaient depuis longtemps...

⁴⁰ Voir Philippe Dupont, *Mémoire pour servir à l'Histoire de la vie et des actions de Jean III Sobieski*, texte présenté par Philippe Roy et Daniel Tollet, Panazol, 2016, Édition Lavauzelle, 558 p.

Ces considérations, ajoute Dupont, portèrent le roi à continuer à sacrifier ses propres intérêts à ceux du monde chrétien, et il prit le parti d'entrer en Hongrie... et voulant profiter de tous les moments, résolut de décamper ... Quelques heures avant le départ de l'armée, l'évêque de Vienne ... arriva au camp, chargé d'une lettre de l'empereur, par laquelle ce prince pria le roi de différer son départ de deux jours seulement, parce qu'il désirait passionnément de le remercier lui-même de ce qu'il venait de faire en sa faveur. Le roi lui répondit que de bouche et pria l'évêque de témoigner à Sa Majesté Impériale, qu'il lui était obligé de la peine qu'il voulait prendre et de lui dire qu'il lui paraissait que les compliments étaient peu de raison et qu'ils lui feraient perdre un temps qu'on pouvait mieux employer pour les intérêts de l'Église et pour les siens propres, et l'armée se mit en marche aussitôt ».

La réalité fut cependant assez différente ; six jours après être entré, en sauveur, à Vienne, le 12 septembre 1683, Sobieski en repartait, selon son mot, en « pestiféré » ; la gloire devait revenir à l'empereur aussi, une concurrence se fit immédiatement jour. Il fallait, pour les Polonais, organiser une propagande célébrant Sobieski comme le libérateur de la chrétienté : les lettres du roi à la reine écrites de sous la tente confisquée à Kara Mustapha furent traduites et publiées en plusieurs langues et l'étendard du grand Vizir fut offert au pape Innocent XI ; une légende catholico-patriotique se forgea qui allait durer jusqu'au XX^e siècle.

Une partie de l'opinion polonaise, ne prenant pas en compte les difficultés, considérait alors qu'il valait mieux poursuivre les Turcs chez eux et les chasser de l'Europe plutôt que d'être victime de leurs incursions. Le roi de Pologne les poursuivit et les battit à Párkány, en Hongrie, puis ordonna au Cosaque Stefan Kunicki de pousser ses troupes en Moldavie ; Kunicki se heurta aux Tatares le 30 décembre 1683 et fut tué ; cette tentative se terminait par un *fiasco*.

Par ailleurs, Emeric Thököly, allié des Turcs, qui voulait attirer Sobieski à sa cause, proposa au roi la Couronne de saint Étienne pour son fils Jacob. Dès le 24 septembre 1683, la reine Marie-Casimire en exprima l'idée, devant le nonce Pallavicini, arguant que Thököly, ne pouvant plus se maintenir au pouvoir en Hongrie, devrait céder sa place au *królewicz* Jacob. Elle assurait que Charles de Lorraine avait transmis cette proposition à l'empereur avant même le siège de Vienne. Le nonce communiqua l'information à Rome, tout en insistant sur le fait que cette

opinion n'était peut-être pas celle du roi. La politique pro-hongroise ainsi que les projets valaques de Jean III piquaient au vif Léopold I^{er} et la diplomatie pontificale. Le nonce agissait pour faire échouer ce plan bien qu'il dut constater qu'un certain nombre de sénateurs y étaient favorables au moment même où une mission autrichienne rappelait à Varsovie que les objectifs communs étaient uniquement de repousser les Turcs.

Se sentant plus libre à l'est, Léopold I^{er} préféra s'opposer aux Français plutôt que d'aider son allié à mettre la main sur la Moldavie et la Valachie où Jean III voulait étendre le territoire de la Confédération pour lui offrir une récompense. L'an suivant, en 1684, le roi qui ne parvenait pas à reprendre la forteresse de Kamieniec Podolski, devenue le symbole de l'impuissance polonaise, aux Turcs – qui la possédaient depuis 1672 – voulut s'engager en Moldavie. En mai, Sobieski proposa à Léopold un plan d'attaque de la Moldavie, mais Vienne préférait reprendre Buda. En août, le roi poursuivit les Turcs et prit Jazowiec, en Podolie, mais l'armée commandée par Jabłonowski en Bucovine fut rapidement contrainte de reculer devant les Tartares et les Turcs massés à Bojan. L'année s'acheva sans succès en Moldavie ni d'ailleurs sans que Buda fût reprise. La Ligue, dite sainte et conclue à Linz le 5 mars 1684, eut pour objet le retour des terres prises par les Turcs. Une clause mentionnait que la Pologne devrait retrouver Kamieniec et la Podolie et que la paix serait conclue avec les Turcs sans gains territoriaux ; cet accord était donc extrêmement défavorable aux intérêts polonais d'autant que l'empereur réclamait non seulement la Hongrie et la Transylvanie, mais encore la Valachie et la Moldavie. Autre point conflictuel, celui de l'accès de la Russie à la Ligue ; Vienne et le Saint-Siège y tenaient tandis que Sobieski ne voulait pas voir entrer un allié avec lequel existait des potentialités de conflits. Maurizio Vota (s.j.), fut envoyé par le Saint-Siège en Moscovie en juin 1684, dans le but de faire entrer la Russie dans la Sainte-Ligue et de travailler à l'union des Églises ; sa mission s'acheva, en 1689, par l'expulsion des jésuites.

2. L'importance de la Moldavie et les premières campagnes

Depuis la moitié du XVII^e siècle, on assistait à une lutte d'influence entre les Polonais et la *Congrégation de Propaganda fide* pour le contrôle des missions catholiques et de la hiérarchie en Moldavie où le choix des

archevêques et des évêques était réservé au roi de Pologne en vertu d'un privilège qui n'avait aucune base documentaire. Le Saint-Siège était contraint d'accepter ces conditions dans le cadre de la lutte contre les Turcs et ce bien que les princes de Moldavie aient souhaité avoir pour évêques des franciscains italiens. La Moldavie était une terre de missions ; on y trouvait des jésuites polonais sans licence apostolique, des frères mineurs-observant de la province de Hongrie sous l'autorité du préfet apostolique et avec l'appui de l'évêque de Baucau et quelques prêtres séculiers indigènes qui, après des études à Rome, s'occupaient des fidèles. Cependant, les efforts, tant des Polonais que de la *Propaganda fide*, étaient très insuffisants pour le maintien du catholicisme.

Dès la première moitié du siècle, on trouvait en Moldavie de nombreux uniates – ou gréco-catholiques – qui étaient dans la mouvance polonaise ; l'action missionnaire n'y était conduite que par des missionnaires uniates polonais connaissant le rite grec et utilisant la même liturgie. Ajoutons enfin que l'approvisionnement des Turcs à Kamieniec Podolski arrivait par la Moldavie ; la contrôler offrait la possibilité d'affamer cette forteresse.

La Moldavie et la Valachie étaient donc depuis longtemps des terres sous influence culturelle polonaise. En 1684, les *boïars*, tirant les leçons du siège de Vienne, décidèrent de demander à passer sous protectorat polonais ; ils en attendaient avant tout la défense de l'Église orthodoxe et des libertés personnelles. Or, les Turcs résistaient et l'année 1684 s'acheva sans succès aussi bien en Moldavie qu'à Buda. Sobieski consigna ses plans dès les premiers mois de 1685, mais le nonce Pallavicini, qui ne partageait pas ses vues, tenta à deux reprises de les faire modifier de même que l'empereur Léopold qui craignait de voir la Confédération se renforcer. Cependant, le Conseil de guerre, réuni en décembre 1685 à Żółkiew, approuva les plans du roi.

Malgré une vive opposition de la Diète, le roi organisa, en 1686, une expédition de 35 000 hommes en Moldavie, mais à nouveau cette campagne mal préparée échoua et ne servit qu'à faire diversion au profit des troupes impériales qui purent ainsi reprendre Buda. Le 13 août, les Polonais entrèrent à Jassy où le métropolitaine Dosyte les accueillit. L'*hospodar* moldave Cantemir entama alors un double jeu. Il quitta Jassy et fit savoir à l'envoyé du roi, le jésuite Wierzchowski, qu'il était heureux du rapprochement polono-moldave pour le bien de la Chrétienté. Pour

autant, il ne rejoignit pas la Sainte-Ligue, car en même temps il demandait l'aide des forces turco-tartares. Dans ses déplacements, Sobieski devait éviter de rencontrer les convois turcs qui refluait depuis Buda, reprise le 2 septembre par Charles de Lorraine, et qui tentaient de se replier sur Kamieniec. En 1686, le roi espérait qu'en laissant sur place une partie des troupes, il pourrait attaquer directement la Turquie au printemps 1687.

En 1686, la Russie qui se battait contre les Tartares de Crimée rejoignit l'alliance et en Pologne, l'opposition nobiliaire polonaise s'agitait du fait du manque de succès et de l'action de la diplomatie française qui s'efforçait de concilier les Turcs et les Polonais en montrant à ces derniers qu'ils ne tireraient aucun profit d'une alliance avec l'empereur. Le traité de « paix éternelle », (dit de Grzymułtowski), signé avec la Russie, le 1^{er} mai 1686, constituait l'une des plus importantes défaites de la diplomatie polonaise. Il fut, dans une large mesure, la conséquence de l'appartenance de la monarchie de Jean III à la Sainte-Ligue. L'échec de la campagne moldave à l'automne 1686 – la diversion moscovite n'ayant pas eu lieu – avait obligé Sobieski à ratifier la paix conclue avec Moscou.

3. Les échecs militaires et la dégradation de la position de la Pologne

Après les échecs subis en 1686, la position de la Pologne au sein de la Sainte-Ligue se dégrada, tout comme toute son activité à l'extérieur. La République polonaise devint l'objet d'un jeu diplomatique et militaire entre Vienne, Moscou et Rome ; le Brandebourg se montra également déloyal à son égard. Dans le pays, l'opposition au roi et ses projets dynastiques montait en puissance et ces projets n'en sortirent pas indemnes : Jacob Sobieski, fils aîné du roi, se fiança, en 1687, à la plus riche héritière de Lituanie, Louise-Caroline Radziwiłł, veuve du margrave de Brandebourg, Louis Hohenzollern. Or, Louise-Caroline, poussée par les Habsbourg, se maria clandestinement, à Berlin en 1688, avec Charles-Philippe de Neubourg, frère de l'impératrice. L'« affront berlinois » provoqua en Pologne une vague d'indignation à l'égard de Berlin et de Vienne. Sobieski, déçu par le manque de loyauté de ses partenaires de la Ligue et surtout par son « allié » Habsbourg, ressentit ce geste comme un crime de lèse-majesté. Pendant longtemps, Jean III, et davantage encore la reine Marie-Casimire, ne purent pardonner ce coup porté par la diplomatie impériale.

En 1689, la Pologne était alors au bord de la guerre civile et la diplomatie pontificale craignait qu'une victoire de Sobieski sur l'opposition ne conduisit à la rupture de la Ligue. En réalité, le Saint-Siège, qui avait pris depuis longtemps le parti de l'empereur, soutint les accusations portées par l'opposition contre le roi de vouloir instaurer l'absolutisme en Pologne. Cette situation entraîna un nouveau rapprochement du roi avec la France et lors de la Diète extraordinaire de janvier 1690, l'évêque de Kiev, Andrzej Chryzostom Załuski, se prononça, probablement en accord avec le roi, contre la reprise des hostilités avec les Turcs ; le but était de montrer au Saint-Siège que même l'épiscopat polonais ne soutenait plus sa politique. Dans ces conditions, il fallait donner des satisfactions au roi ; Vienne, au milieu de l'année 1690 se rallia à l'idée de marier Jacob avec Edwige-Élisabeth, fille de l'électeur palatin, Philippe-Guillaume et sœur de Charles-Philippe, duc de Neubourg.

L'idée d'abandonner la Sainte-Ligue faisait son chemin d'autant que des conflits internes aggravaient la situation et l'incitation à « continuer la guerre sainte », lancée pour ne pas faire échouer la Diète houleuse de 1688-1689, ne fut plus en mesure d'empêcher sa rupture. Décidément, l'alliance avec la monarchie des Habsbourg n'était d'aucun bénéfice pour la Pologne ; l'expédition en Moldavie en 1691 – dernier effort militaire du roi et de la République – fut un échec total. Les alliés de la Sainte-Ligue n'apportèrent aucune aide militaire et Rome, après la mort en 1689, d'Innocent XI, pape obsédé par l'idée de croisade, diminua, sous les pontificats d'Alexandre VIII et Innocent XII de dix fois les subventions accordées à la Pologne.

La guerre reprit en 1690 permettant aux Turcs de remettre la main sur Belgrade ; Léopold ne fit alors plus d'obstacle à l'union entre la Pologne et la Moldavie. En 1691, une nouvelle expédition polonaise eut donc lieu, dans le but de couronner Jacob, ce qui suscita des oppositions en Pologne même. En mai 1691, Sobieski pénétra en Moldavie avec 6 000 soldats et s'empara facilement de nombreuses villes. Pourtant, sur place, les polonophiles avaient été éliminés par l'*hospodar* Cantemir ; le seul résultat de l'expédition ayant été de fournir une diversion permettant aux Impériaux de battre les Turcs à Slankamen.

À partir de ce moment, l'armée polonaise limita son action à des opérations défensives, essuya plusieurs défaites (1691-1695) et finit par se désagréger. Les protagonistes de la politique pro-française revinrent à

l'éventualité, déjà débattue lors de la Diète de 1690, de pourparlers avec les Turcs pour arrêter la guerre. Pourtant, Sobieski, se sentant toujours lié à la Sainte-Ligue, voulut lui rester fidèle. En 1692, il essaya encore – sans résultat – de persuader le *shah* perse de déclarer la guerre aux Turcs. Le jésuite Maurice Charles Vota, défenseur zélé de la Sainte-Ligue à la cour polonaise, agent de la politique du pape et confesseur de Jean III, se rendit même à Vienne et à Rome pour négocier les moyens financiers nécessaires à la guerre contre le Croissant.

En 1692, sur la pression des Français, les Turcs acceptèrent de rendre la forteresse de Kamieniec, ce que Sobieski refusa pour ne pas trahir la Ligue. En septembre 1698, un congrès international s'ouvrit à Karlowitz ; la paix fut signée le 26 janvier 1699 où la Pologne retrouva Kamieniec et rien de plus. Or, le 17 juin 1696, Jean III avait rendu l'âme.

4. Conclusion

L'historien Michał Komarzyński a remarqué que les projets de transformation de la Confédération en une monarchie héréditaire correspondaient à chaque fois avec une période de menace turque ⁴¹. En réalité, sachant que le roi aurait du mal à transmettre la couronne à son fils, le seul objectif de la famille royale consistait à marier Jacob dans une famille digne de la gloire de son père. En outre, on peut estimer que Sobieski voulut être le promoteur des valeurs de la « polonité » telles que les jésuites les lui avaient enseignées et selon leurs méthodes d'enseignement et de persuasion. Aussi, l'historien Władysław Konopczyński ⁴² a pu penser dans l'entre-deux-guerres, que « tant que sa santé le lui avait permis, (elle se dégrada irrémédiablement à partir de 1687) Sobieski s'était efforcé de lutter contre les despotismes ottoman et Habsbourg dans les États danubiens, Hongrie, Moldavie, Transylvanie ». De fait, si l'on en croit le témoignage de Philippe Dupont, « la présence des armées polonaises (en Moldavie) a contribué à ce que dans plusieurs villages, à la portée de places occupées par les troupes polonaises, soit rétabli en peu de temps, l'extrême douceur du gouvernement de la Pologne. La bonté et la fertilité du territoire y attiraient des habitants de tous côtés : ils s'y rendaient de la Valachie, de la Moldavie habitée et beaucoup de Polonais (Ruthènes) vinrent même s'y établir ... Beaucoup de Juifs s'y installèrent ».

⁴¹ Michał Komarzyński, *Piękna Królowa Maria-Kazimiera d'Arquien-Sobieska*, Kraków, 1995, p. 161.

⁴² Władysław Konopczyński, *Dzieje Polski nowożytnej*, Warszawa, 1936, vol. II, p. 106.

On comprend dès lors, connaissant ses convictions, que le roi voulait assurer la promotion de l'uniatisme. Pourtant, ses efforts étaient trop peu soutenus ; en témoigne le projet d'ouverture d'un collège uniaste qui agaçait la Congrégation de la *Propaganda fide* à partir de 1687. En vérité, comme les donateurs polonais ne se précipitaient pas, Rome fit traîner le projet en longueur et sa réalisation n'aboutit à rien. Les convictions religieuses de Sobieski ne suffisaient pas pour freiner l'influence de la monarchie des Habsbourg dans les principautés roumaines. Avec les plans du cardinal Léopold Kollonitsch pour la reconquête de la Hongrie, la monarchie des Habsbourg allait sortir victorieuse de la concurrence entre le clergé polonais et l'évêché de Munkacs en Hongrie pour l'expansion de l'uniatisme en Moldavie.

Le *Mémoire* de Philippe Dupont nous a permis de connaître le détail des opérations militaires qui ont suivi la levée du siège de Vienne, de prendre conscience des questions diplomatiques et religieuses sous-jacentes, mais sa défense sans nuance des actions de Sobieski ne rend pas compte de la profonde et durable décadence de la Pologne qui se joua alors.